

Marrakech

Abdelwahab Meddeb
(Author)

La ville, au soir, le rouge s'intensifie en ses parois.

Ville qui, dans sa pauvreté vivante, conserve son âme, elle dit plus que la résistance : l'alternative, une voie possible qui ne soit pas celle de la soumission à la loi du monde, lorsque telle loi est une hégémonie qui nous échappe et dont on subit le joug.

Et puis, il y a la patience, il y a la patience islamique, la soumission islamique, l'être islamique conditionné par la 'u buddiyya : la relation à l'altérité est immédiatement située dans l'absolu. On ne dit jamais non. L'éthique d'affirmation rend l'alternative vivante et plausible. On ne partage pas le néant. On consomme et c'est la consommation qu'on partage. C'est en ce lien que se réalise la jonction entre l'archaïsme et la machine de l'économie moderne.

C'est ça l'archaïsme non délabré, non spectral.

Et ceux qui tirent les ficelles, on ne les voit pas.

J'ai dit bonjour à la fiancée, je suis allé à ses pieds, j'ai touché les pierres de sa base, où apparaissent les teintes bleues sous la robe rouge. La Kou-toubia est fermée, on est en train de la restaurer.

Aurai-je la possibilité d'escalader ses sept degrés et de monter jusqu'à l'empyrée pour offrir mon corps à l'air et être dans ma peau le support où s'inscrit la vision ?

J'ai rôdé autour d'elle, même si elle reste close, inabordable.

La place, encore et toujours, avec son peuple, ses parasols et ses bâches. Des flaques d'eau noire dans les nombreuses anfractuosités, je me souviens, il a plu hier, la nuit, j'avais entendu les grosses gouttes de pluie percuter sur le toit de ma chambre haute, du sixième étage, recevant la sonorité de la pluie frappant le sol de la terrasse.

Et pour rejoindre l'empyrée, la lumière crue, il faut doubler la distance, la dernière échelle qui mène au chemin de ronde final, en plein ciel, on la rencontre après dix ou douze coudées. Le chemin est âpre pour atteindre l'au-delà des cieux et sa double étape qui finit dans le lanternon et l'échelle raide qui s'y trouve et qui mène jusqu'à toucher la voûte en brique d'un tel lanternon.

Montée aisée qui par les baies et les meurtrières permet de jeter un regard ascensionnel sur les multiples directions de la ville, la ligne de

fuite de la Ménara, suivie de la masse de la Mamounia, puis du palais de la reine entouré d'un immense terrain vague entouré d'une enceinte, puis de la coupole d'un des sept, puis de la porte et du minaret frère de la kasbah, part qui se continue jusqu'à l'Atlas, barrière blanche de neige et nuages, puis c'est le Badi', l'Agdal, le Méchouar, puis c'est le quartier des tanneurs, puis c'est Bal Lkhmis et Sidi Bel Abbès, puis c'est la série des coupoles, pyramides vertes, aboutissant à l'ensemble de la mosquée Ben Youssef, dans le prolongement de Jemaa el-Fna, place clôturée par élégance sur la série des chariots orange des presseurs d'oranges, puis c'est la mosquée Mwasîne, le palais du Glawi, la mosquée Doukkala, avec le cercle des Jbilêt, puis ce sont les Dawdiyât, le Jardin Majorelle, Gueliz, la perspective déviée Mohammed V et les jardins et les enclos des villas et des hôtels de l'hivernage, cercles du regard qui s'enchaînent en spirale, avec notamment la halte à travers les coupoles qui ont parfois deux portes, une d'accès élevé, une autre d'entrée immédiate, cette circumambulation montante autour de la ville te donne l'impression d'être au cœur, au centre de l'être, et à partir de ce centre tu projettes ton regard sur le monde éclairé par la lumière du soleil que tu reçois immédiatement de face ou que tu laisses derrière toi. C'est le principe d'une circumambulation montante autour de la ville, inversée, qui donne accès par le regard à l'être. Voilà ce que j'ai senti cette fois de la manière la plus physique.

Jeudi 23

Incursion nocturne au Souk, reconnaître les têtes qui passent.

Retrouvailles, belle place aux trois oliviers, marchands des simples et autres ingrédients médicaux et magiques. Dépouilles de bêtes : chacal, renard, rat, cigogne, porc-épic, faucon, etc.

Écoute publique d'un admirable gnawa, jeune gumbri, belle danse, quatre paires de crotales, ça sonne bon, ça swingue. Jeu de la quémante, théâtralité naturelle. L'argent, combien tu veux ? La quête, il m'en faut encore. J'en veux sans compter. Je te donnerai pas tout. Je ne te demande pas tout. Je ne reprendrai pas avant d'atteindre telle somme. Et c'est l'échange entre le porte-voix du groupe, le danseur et les musiciens secondaires, le chœur et les joueurs de crotales, le maître interprète de gumbri, suit, amusé, détaché, souverain, l'échange de palabres. Et le public qui forme cercle autour du groupe, fait pleuvoir les pièces d'argent, à chercher une à une dans la pénombre de la nuit.

Baratin d'un charlatan, médecin noir. Mélange de considération sur les simples. Étonnant, du fabuleux l'itinéraire de la balise de la caution scripturaire : citation du Coran et des hadiths.

Vendredi 24

Inépuisable Koutoubia. Petit déjeuner, beignets, figues, thé à la menthe, à l'ombre du minaret, à regarder encore sans l'épuiser. Le mouvement ascensionnel qui enrobe le purisme érigé est hélicoïdal : c'est le jeu des vides dans le plein qui donne ce mouvement : à suivre par les étages qui ne sont pas à la même hauteur d'une face à l'autre ; à suivre même par les fines meurtrières : la façade, à l'extérieur, révèle ainsi la structure du dedans, la pente qui monte en dedans.

Autre chose : la manière avec laquelle le monument accroche la lumière. La densité de l'épaisseur et sa finesse : dentelle sur la face du matériau : cela accroche la lumière et fait ombre subtile. D'un plan à l'autre jamais le même.

L'imagination qui traverse les siècles. Marrakech, Jemaa el-Fna, cette image sociale, ce lieu des errants et des vagabonds, des mendiants, des saltimbanques, des sans-logis, des déambulant, à le voir, et s'impose ce qu'avait peint au 16ème siècle le turc Siyah Qalem, lui calame errant, et lui peintre vagabond, synthèse des nomades asiates, regarde les deux là accroupis, sexe à l'air, dénudés, mis à part le pagne court, parés en leur pauvreté même de bijoux partout, une ceinture finissant par une breloque d'or, des bracelets au poignet, à la cheville, des boucles d'or, à la main tenant, mi-homme, mi-phallus, une idole d'or, rappel du témoignage d'Ibn Fadhlân, ambassade abbasside au siècle dixième chez les Bulgares de la Volga en passant par les Turcs oghuzes, la pérennité d'une certaine marginalité en terre d'Islam, pérennité partagée dans l'espace, nomades turcs ou berbères ou nègres, nomades turcs que reproduit Siyah Qalem n'adorent aucune chose, sauf sculpté un morceau de bois, allures de phallus, attaché à soi, voulant partir en voyage, à la rencontre d'un ennemi, le baisant, se prosternant devant lui, disant : « Seigneur, fais pour moi telle et telle chose... Pourquoi cela, réponse d'un monde parce que je suis sorti de pareille chose et je ne savais imaginer d'autre Créateur », l'un des nomades lavant ses effets dans un baquet, ce qui est rare à en croire Ibn Fadhlân, ils ne se nettoient pas après les souillures des excréments et de l'urine, ils ne se lavent pas après la souillure majeure, leurs femmes ne se voilent pas, leur sexe apparent, tu le regardes et tu ne l'atteins pas, c'est mieux de le cacher et de le donner à l'ombre, à ton insu, toi, le conjoint, disant cela, riant aux éclats, homme laid, misérable, chétif, ignoble, mangeant ses poux, l'autre soufflant sur le flux, l'autre tremblant, un dans le froid, hideux, rachitique, deux chiens faméliques enchaînés par coït intense, l'autre tirant son cheval fragile, voyant l'os sous la peau, balourd, l'un battant la mesure pour planter sa tente, l'autre nouant l'âne qui refuse d'avancer, regards fixes et ardents, regards zen, tel qu'on les retrouve sur la place à Marrakech, esthétique grossière de l'ongle apparaissant coriace, planté dans les orteils, l'autre appuyé sur sa canne, l'autre encore, dor-

mant, adossé au mur aux multiples traces, recroquevillé dans son burnous, son bâton posé en diagonale, le séparant de son ombre, ne bougeant pas, comme mort en plein jour dans la rumeur de la place, vieillards à longues barbes, nègre yogi, debout depuis des heures sur un seul pied, et là-bas autre yogi Sahrawi enturbanné, visage et tunique bleu et noir, passant et croisant ses pieds derrière son cou, assis sur une seule fesse, là, semblant éternel en son inamovible confort, donnant l'impression qu'il est sans jambes, tapis étalé devant lui, herbes, cornes de rhinocéros, deux autres yogis en discussion, l'un blanc, l'autre noir, dans le froid torsés nus, un châle bleu pâle et transparent tombant sur leur bras jusqu'à mi-cuisse, parés d'or, bijoux qui en plein soleil scintillent, sceptre du sage avec des anneaux et des chaînes en or, cela scintille à chaque mouvement, autre yogi berbère roux, au nombril rayonnant comme un soleil ou un atome, cheveux longs à l'arrière, yeux grand ouverts en parade devant un noir magicien croquant crus et vivants des scorpions, un autre debout, accroché à un bâton plus haut que sa taille, comme une lance de roseau, crosse dans la main de l'autre qui sert de battant féroce pour gros tambour, un bruit lourd et sincère, rythmes en ses normes espacés, autre gnawa jouant un gumbri dès la tombée de la nuit, stationnant sa bicyclette sur sa scelle, gumbri au rythme défiant la nuit, le cercle qui se fait au fur et à mesure que le morceau ou le monde se développent, qui de défait a son achèvement, paroles qui prônent la stratégie face à la servitude, à l'écoute intense un autre yogi aux sourcils broussailleux, et deux noirs assez âgés, quinquagénaires, dansant avec frénésie, relevant haut leurs jambes et maniant des foulards bleus en chaque main, pagne rouge au-dehors, en son dedans bleu céleste, puis commence le conte du combat avec le démon, de la recherche de l'olivier qui n'est ni d'orient, ni d'occident, sur la pointe des pieds la dame voilée, écoutant avec intensité la parole entrecoupée du conteur, prédicateur.